

LE

DJEBEL CHECHAR

Le terrain élevé qui s'étend entre l'Oued Bedjer, à l'est, et l'Oued el Arab, à l'ouest, est profondément raviné. Il consiste en roches calcaires mêlées de silex, sur lesquelles une lumière ardente, un vent incessant, des torrents rares mais rapides exercent une action violente. Ces torrents, dont les principaux sont l'Oued Bedjer, l'Oued Ferrouj, l'Oued Djellal et l'Oued el Arab, y ont creusé des sillons parallèles ou ne se rejoignant que sous des angles très-aigus, suivant la pente saharienne. Ils sortent de la montagne par des gorges tourmentées dont les plus remarquables sont le Foum de Ciar et le Foum de Khenga Sidi Nadj. Au delà, ils serpentent dans des ravines compliquées qui présentent, vues d'en haut, l'apparence d'un filet (*chebka*), et sont séparés les uns des autres par des masses isolées, telles que le Madeloua, le Kouja, le Hallab, le Djerrouna, le Terimbo. Ces témoins s'élèvent du milieu de la chebka comme des îlots. Enfin, s'étend indéfinie la plaine lisse du Sahara.

Considérée du sud, l'œuvre lente de la nature qui détruit ce terrain friable et l'entraîne par parcelles vers l'ancienne mer saharienne s'explique d'elle-même avec clarté. Là, les eaux venues de plus loin, la lumière plus forte, en un mot, toutes les forces destructives plus puissantes ont eu déjà raison du massif suivant la longue zone que nous nommons maintenant la chebka. La montagne résiste encore sur toute la ligne de ses Fouam, mais elle recule de jour en jour. Un temps viendra où ce que nous en voyons subsister sera réduit à une demi-plaine hérissée de pitons. Il est vrai qu'alors la chebka sera complète-

ment nivelée, car le Sahara gagne sur elle comme elle gagne sur la montagne. De ces trois formes, la montagne, la chebka, la plaine, l'avenir appartient à la dernière.

La montagne se nomme Djebel Chechar. Ce nom s'applique exclusivement à la portion de terrain que délimitent, au sud, une ligne droite passant par les oasis de Khenga Sidi Nadj et de Ciar ; à l'est, le flanc gauche de la vallée de l'Oued Bedjer ; à l'ouest, le flanc droit de la vallée de l'Oued el Arab ; au nord, les dernières ondulations du Mehmel, ou mieux une ligne passant par Baber et Taberdja. Le mot *chechar* signifie caillasse (petites pierres brisées), et n'a rien de commun avec l'arabe *cherchour* (cascades). Il convient à cette masse aride, pierreuse et disloquée en tous sens.

Le caractère premier du Djebel Cherchar est l'encaissement des vallées qui le découpent. Toutes ne sont pas également profondes ; le travail d'érosion est plus avancé à l'est qu'à l'ouest. La vallée de l'Oued Bedjer est achevée ; celle de l'Oued el Arab est encore en formation. L'Oued Bedjer court dans un long et étroit sillon, très-net, bordé de roches à peu près perpendiculaires. L'Oued el Arab se recourbe mille fois dans un dédale de gros mamelons, et tombe de cuvette en cuvette jusqu'à la passe de Khenga. Ces cuvettes successives sont nommées en arabe *oulej* et en berbère *arezer*, quelquefois *tarezoult* (1). La vallée de l'Oued Bedjer est cultivée par les indigènes à peu près dans toute sa longueur ; celle de l'Oued el Arab n'offre aujourd'hui de culture que dans le fond des Oulej où le limon s'est amassé. Entre ces deux oued, l'Oued Ferrouj et l'Oued Djellal sont à tous les points de vue des intermédiaires.

L'élargissement progressif de ces vallées est surtout digne de remarque dans celle de l'Oued Bedjer. Le terrain à travers lequel cet oued a tracé sa route montre à nu, des deux côtés, des assises parallèles, séparées les unes des autres par de longues

(1) Ce mot est usité surtout dans l'ouest de la région aurasique, où l'on parle la *tmazirt* (Voy. Appendice). Le pluriel en est *tirezza*. Le mot arabe *ولجة* de *ولج* (pénétrer), est le nom d'un petit village au-dessus de Khenga.

pentes raides. Une de ces assises, au niveau du premier tiers de la montagne à partir de l'oued, est d'une épaisseur variable de trente à cent mètres, et a joué un grand rôle dans l'histoire des Beni-Barbar. On l'appelle *agrado*, du latin *gradus*. On suit ce *gradin* depuis la formation de l'oued jusqu'à son débouché. Il l'accompagne comme une falaise à une distance de quelques centaines de mètres. Il est strié dans le sens de sa longueur, et offre à l'œil le spectacle de cannelures superposées, dont la profondeur est de 1 m 50 en moyenne, et la hauteur de 1 m 50 à 2 mètres. Ces cannelures l'affaiblissent et permettent aux eaux sauvages qui descendent des pentes supérieures de l'attaquer avec plus d'efficacité. On le voit en effet rompu à diverses places, et chacune des découpures qu'on y remarque est comme la bouche d'un petit oued venu d'en haut. Les Beni-Barbar nomment ces découpures *skott*, descentes. Tous les hivers elles sont élargies ; elles donnent passage à des masses plus ou moins considérables de terre et de pierres roulées, et en avant de chacune d'elles, en bas du gradin, un dépôt s'étale en forme d'éventail. Ainsi, à mesure que le gradin est morcelé, la masse de la pente supérieure diminue, et la montagne recule d'ensemble. Un jour vient où deux *skott* voisins, à force d'être élargis en queue d'aronde, communiquent en arrière de la portion de gradin qui les sépare. Cette portion reste isolée, et demeure un rocher élevé, cannelé de tous côtés, figurant un ovale dont le grand axe est parallèle à l'oued. La destruction se poursuit en arrière. Ce travail, dont le résultat final est l'écartement progressif et indéfini des deux bordures de l'oued, est tout-à-fait semblable à celui que nivelle la montagne entière du côté du Sah'ra. On assimile facilement les ruisseaux qui descendent de la pente supérieure au-dessus du gradin à l'Oued Bedjer lui-même ou à l'Oued el Arab. Les petits *skott* du gradin répondent aux larges Fouam de Ciar ou de Khenga, et les rochers qui restent isolés en avant reproduisent en petit les grandioses témoins de la Chebka. La montagne est ainsi détruite dans son intérieur comme elle l'est dans son extérieur, et les minces affluents sauvages de la rive gauche de l'oued agissent de l'est à l'ouest et de l'ouest à l'est absolument comme les oued eux-mêmes agissent du nord au sud.

Le Djebel Chechar est exposé directement à toutes les influences mauvaises du climat saharien. Comme le plateau des Nememcha qui le continue vers l'est, il protège à ses dépens une partie du Tell. Les sécheresses y sont redoutables. L'apparition d'un grand nombre de ses plantes, le séjour des animaux qui l'habitent d'ordinaire, enfin la vie des hommes qui y demeurent, dépendent de quelques jours d'orage. Il est vrai qu'un seul orage suffit à couvrir la montagne de fleurs. Je l'ai parcourue dans une année mauvaise, au mois d'avril. Le sol était privé de pluie depuis sept mois. Sur les croupes qui séparent les oued, des touffes jaunâtres de halfa (*igelzi*) (1) et des pieds ligneux de chih (*ithri*) recouvraient le sol d'une teinte uniforme. Le souffle tantôt glacé, tantôt brûlant du chehli passait par raffales brusques sous un ciel terni; des voiles de sable restaient suspendus sur le Sah'ra qui s'élevait à l'horizon comme une mer. Dans les lits des torrents secondaires non cultivés, une mince bande de tamarix (*tammaït*) (2), de lauriers roses (*lili*), de cedraïa (*azougguart*), se dérobait bientôt vers des rochers arides. Ça et là, mais rarement, paraissaient des touffes de mzila (*zitoun*), couvertes de fleurs violettes. Les mouflons (*aoudad*) (3) qui se

(1) Le mot *igelzi*, en *zenatia* (voy. Appendice), désigne la touffe de halfa sur pied. On nomme *arie* le halfa coupé, surtout lorsqu'on doit le faire servir au tissage, par exemple à la confection d'une natte ou de sandales (*ajertil*, — *tisila*).

(2) Le mot *tammaït* se prononce aussi *tamemmait*. — Je pense que *lili* a une origine latine et est le mot *lilium* altéré dans le sens et dans la forme. On trouve, il est vrai, le mot *ilell*, analogue, en tamachek; mais ce même dialecte tamachek possède, lui aussi, des mots latins ou grecs, comme *angelous*, *auroura*. (Cf. *Essai de grammaire tamachek* par M. le général Hanoteau pages 16 et 226). — *Azougguart* signifie *rouge*, et peut être prononcé *azouggart*. — Le mot *zitoun* employé par les Chawi pour désigner le *mzila*, est une altération curieuse du mot arabe, et presque un jeu de mots. Les baies du *mzila*, plante basse et rameuse, ont quelque peu la forme d'olives.

(3) Le mot *aoudad* se rencontre en tamachek. — Les Chawi désignent par *oudemo*, pl. *idema*, la grosse gazelle de montagne. Ils n'ignorent pas le nom tamachek *chenkèdh*. — Le mot *azdoud* signifie proprement *palombe*. Les Chawi disent aussi *zaâtout*, *ظاوت*.

tiennent de préférence sur le Hallab, le Medeloua, et le Djer-mouna, comme si ces îlots de la chebka avaient pour rôle d'en conserver l'espèce, avaient émigré vers le Chellia. Les gazelles (*oudemo*) les avaient suivis. Quelques vols de pigeons (*azdoud*) passaient à tire-d'aile. Quelques vautours blancs (*isri*), aigles (*gider*) ou milans (*tsiouant*) planaient au-dessus des *goundi*, sortes de rats de rochers qui pullulent dans les pierres du Djebel Chechar.

Dans ces années de sécheresse, l'homme est moins bien partagé que les animaux. Les voisins besoigneux et craintifs le repoussent, s'il tente d'émigrer. Qu'il habite la longue vallée de l'Oued Bedjer ou un tazeroult de l'Oued el Arab, il faut qu'il reste près de sa saguia vide. Ses moutons (*oulli*) et ses chèvres (*trâtten*) (1), ne trouvant plus de pousses vertes (*adaf*) dans les touffes de halfa, meurent de faim; le blé (*jérden*), l'orge (*timezin*) jaunissent à peine sortis de terre; le palmier (*tazdaït*), privé d'eau, menace de ne pas produire; les oliviers (*azemmor*), les figuiers (*tamelchèt*), les abricotiers (*berkouk*) ne portent pas de fruits. Alors commencent les querelles de village à village pour la répartition des derniers filets d'eau; les gens d'en bas accusent ceux d'en haut; des vols, des rixes surviennent; enfin une fraction prend la résolution de sortir à tout prix de cette région dévastée et de se frayer passage, les armes à la main, vers les pâturages du nord. De là, des guerres inexplicables, et, indépendamment des questions de race, des confédérations dont l'effet se fait encore sentir. L'Oued Bedjer, au dire des habitants, a été sept fois abandonné et sept fois réoccupé à la suite de longues famines.

Je n'ai constaté dans le Djebel Chechar aucun tombeau dit

et ce dernier mot est regardé comme arabe. (Diction. Beaussier, p. 268). — Le vautour *isri* est appelé *r'eurma* par les Arabes (غرامة) ou mieux غرامة chenu, blanc).

(1) Il est à remarquer que *oulli* désigne toujours en Chawi un troupeau de moutons, et que le mot *trât*, chèvre, est d'un usage général dans l'Aurès. Il est vrai que les Oulad Abdi disent souvent *timâz*. — Le *daf* ou *adaf* des Chawi est le *bous* des Arabes. — Les Touareg disent *ièrden* et *timezin*, comme les Chawi.

mégalithique ; mais le peuple romain y a laissé des traces nombreuses, non-seulement dans le lit des torrents encore cultivés, mais même sur ces croupes arides où les chèvres des Berbères trouvent à peine à vivre. Les ruines romaines les plus importantes se rencontrent à Zawia des Beni-Barbar, à Meleg el Ouidan et le long de l'Oued el Arab au-dessus de Khiran. Il est très-difficile de constater à première vue si les établissements dont elles sont le reste étaient civils ou militaires ; car une grande ferme romaine ressemble étrangement à un poste ou à un fortin. Les voyageurs qui passent une première fois dans ces régions s'étonnent d'abord de la solidité des constructions, et en concluent que les Romains avaient bâti une suite de postes le long de tous les oued, dans le Djebel Chechar, comme dans l'Aurès et dans l'Ahmar Khaddou ; mais la pratique des ruines réforme cette opinion première et porte à croire que la colonisation romaine s'appuyait, dans ces montagnes aussi bien que dans les plaines, sur un élément civil très-considérable. La description partielle que nous allons faire des ruines romaines du Chechar, nous permettra de formuler plus nettement notre conclusion.

Nous commencerons par l'Oued Bedjer. Cet oued est formé par la réunion de trois affluents qui se confondent au-dessous du village actuel de Taberdéga, et court en droite ligne jusqu'à Ciar. Au premier tiers de son cours, les Romains avaient fondé un municipe qui s'étendait sur la rive gauche de l'oued au milieu d'un bosquet d'oliviers. Les cimetières étaient disséminés en face dans les rochers de la rive droite. Une partie des pierres de cette petite ville ont servi à la construction de Zawia. On peut douter qu'elle ait jamais été fortifiée. On voit encore, au milieu des oliviers, les assises de deux bâtiments assez considérables. Un des deux était-il un fortin ? Cette question est encore douteuse. Du moins il est surprenant que parmi les nombreuses pierres que les Chawi ont retournées et transportées, aucune ne nous indique une occupation militaire, comme nous le voyons à Menaa chez les Abdi, à Zoui chez les Oulad Rechèche, ou à Besseriani. La seule inscription importante que nous y trouvions est une inscription funéraire assez longue qui nous apprend heureusement le nom du municipe : BADOVE.

INARIO PROCESSIONE PATRIAE DILICIONE VIRAL. ET AVGUR
 EG MVNBADO VIVIXIT ANNIS LXXX ET AELIAE MARCELLINAE MA
 AE VIXIT ANNIS TOTIDEM DOBVS VIRTVTISET CASTITATISE
 NARIIS TITIANO FRATRE ET APRONIANO FRATRIS FILIO IN PR
 DECEPTIS FILI ET HEREDE SEIVS MAVSOLEVM EXISXI INFEC

Parmi les pierres tombales de la rive droite, on lit :

1° Sur une pierre en forme de caisson, portant au-dessus de
 l'inscription une figure de femme :

D M S
 IVLIA VALERIA
 VIXIT ANNIS LXX
 IVL FELIX MAR FEC

*Diis Manibus Sacrum. Julia Valeria vixit annis septuaginta.
 Julius Felix maritæ fecit.*

2° Sur une stèle à fronton triangulaire :

D M S |
 SIMPLEX VICT
 ORIS FIL VIXIT
 ANIS XVII

*Diis Manibus Sacrum. Simplex Victoris filius vixit annis decem
 et septem.*

3° Sur une pierre en forme de caisson :

D M S
 FANÆA VICT
 ORIS VIXIT
 ANNIS XXVF
 ET DED

*Diis Manibus Sacrum. Fanæa Victoris (filia ?) vixit annis quin-
 que et viginti. Fecit... et dedicavit....*

4° Sur une autre pierre en forme de caisson :

D M S

.....

VERECVN

DIVIXIT

ANNIS ZV

*Diis Manibus sacrum..... Verecundi vixit annis
quinque et quinquaginta.*

5° Sur un fragment de pierre en forme de caisson :

D M S

ASCVLVS

IMIZZAVI

XITANNIS

Diis Manibus sacrum. Asculus Imizza vixit annis...

6° Sur une pierre en forme de caisson :

D M S

.....

.....

.... ANNIS

XXXXVFEC

ETVXOREIVS

Diis Manibus sacrum..... annis quinque et quadraginta.....

7° Sur une stèle à fronton triangulaire :

D M S

.....

....FILIA

VAXXXV

VICTORZMIZ

*Diis Manibus sacrum..... filia vixit annis quinque et tri-
ginta. Victor Zmiz,....*

Une dernière pierre (qui nous donne le nom de AMIZZA, analogue au IMIZZA et au ZMIZ des deux inscriptions précédentes) appartenait à un petit édifice funéraire. En dessus, dans une sorte de cadre en forme d'arcade, le guerrier berbère était représenté à cheval. La forme allongée du cheval, la finesse de ses membres nous indiquent assurément le cheval numide, et l'attitude d'Amizza est celle que l'on constate sur la pierre d'Abizar gravée en caractères libyques (musée d'Alger). Sans doute le vétéran s'était retiré dans sa patrie, comme tant d'autres originaires de l'Aurès.

Badove était le centre de la colonisation dans l'Oued Bedjer. En dessus, une petite ruine sans inscription, dont les murs peu épais et bas comprennent un espace quadrangulaire, est assez semblable aux deux enceintes centrales de l'Enchir Mertoum et de Gouçats, dans la plaine de Gerts, sur lesquelles j'insisterai dans un prochain travail. Elle semble due aux mêmes ouvriers ; car une de ses pierres porte un signe que nous retrouvons fréquemment à Enchir Mertoum : F. La comparaison de ces sortes de signes, qui sont peut-être des caractères berbères ou des lettres romaines altérées, avec d'autres signes analogues que l'on observe sur les marches de la basilique de Tébessa peut donner lieu à une étude intéressante. En dessous de *Badove*, le long de l'Oued, les constructions romaines se pressent jusqu'à Ouendoura et sont surtout agglomérées près d'El-Hamra. Toutes consistent en bâtiments privés dont la destination est évidente, car les pressoirs à olives y abondent et sont encore en place. Je citerai particulièrement la ruine qui s'élève encore près du rocher de Jattôs : cette ruine est une portion de l'arrière d'un *torcularium* romain. Le village actuel d'El-Hamra n'a pas été bâti, comme Zawia, avec des ruines romaines ; cependant on trouve dans les murs des jardins, en dessous, les restes d'un cimetière. On y lit l'inscription suivante qui nous donne une fois de plus le nom de MONNA (Cf. Tifèch, Tebrouri, KI.)

D M S
SILIA MON
.NA VIXIT AN
NIS LXXV

Diis Manibus sacrum. Silia Monna vixit annis septuaginta quinque.

Un petit tertre, en dessous d'El-Hamra, est encore couvert de ruines sans importance. A partir de Ouendoura, c'est à peine si l'on trouve une pierre taillée. Il est douteux que les Romains se soient établis sérieusement plus bas, le long de l'oued, et l'oasis de Ciar n'existait probablement pas dans l'antiquité.

Il est à remarquer que, notamment en face d'El-Hamra, les maisons romaines s'élevaient beaucoup plus loin et plus haut dans la montagne que les cultures actuelles. La vallée était autrefois fertilisée sur une plus grande largeur. L'oued était-il alors plus abondant ou les saguias mieux distribuées. Il est du moins certain que le procédé de fertilisation était le même dans l'antiquité qu'aujourd'hui. Les canaux de dérivation des Romains sont encore visibles en maint endroit.

Le spectacle que nous offre la colonisation romaine dans la vallée de l'Oued Bedjer est le même que celui que nous avons constaté chez les Beni-Ferah. Le pays des Beni-Ferah est, comme l'Oued Bedjer, presque saharien. Les palmiers y sont déjà nombreux; de même les palmiers se multiplient rapidement de Zawia à Ouendoura et forment un oasis véritable à Ciar. Or, à ces deux points extrêmes du massif que forment l'Aurès, l'Ahmar Khaddou et le Djebel Chechar, les Romains avaient, sous un ciel ardent et au milieu des rochers, su cultiver l'olivier avec tant de soin que quinze siècles de dévastation n'ont pas détruit leurs plantations et que les indigènes en vivent encore. Un fait curieux est que les procédés romains de fabrication d'huile se sont conservés chez les Beni-Ferah, tandis qu'ils se sont perdus chez les Beni-Barbar. J'ai eu occasion de décrire, dans un rapport précédent, quel usage les Beni-Ferah font encore des pièces principales du *torcularium* romain, comment ils font chauffer les olives dans le *feurn* (furnus), comment ils fixent et soulèvent le *loubeb* (arbor) destiné à les écraser, comment ils le surchargent, comment ils recueillent l'huile. Les Beni-Barbar ont complètement perdu la tradition ancienne, bien qu'une de leurs fractions se dise d'origine romaine et qu'ils aient encore devant les yeux des pressoirs en place. Voici comment ils procèdent. On apporte les olives mûres sur une portion de rocher aplanie au bord de l'oued. Ce rocher est comme criblé de trous ovales

dont le grand axe est de 0^m50 ou 0^m60 c. ; on les emplit d'olives et on fait rouler avec le pied sur ces olives une pierre ovoïde de la dimension du trou. Les trous se nomment *mkôr* (pl. *mkar*), et la pierre *tagergab*. Quand les olives ne sont plus qu'une pâte, on prend cette pâte dans les mains, et on la porte dans une petite citerne voisine. Cette citerne (*toujeut*, pl. *aoujenin*), qui est profonde de 0^m70 c. environ, est pratiquée dans le roc et peut être remplie ou vidée à volonté au moyen d'une sagaia (*arelan*). Quand on y porte les olives, elle est à peu près remplie d'eau ; l'huile surnage et est alors facile à recueillir. Les Beni-Barbar ne connaissent que cette pratique grossière qui leur fait perdre évidemment de grandes quantités d'huile.

Entre l'Oued Bedjer et l'Oued el Arab coulent l'Oued Ferrouj et l'Oued Djellal. Le bassin de l'Oued Ferrouj s'élargit vers son milieu et offre à la culture un tarezoult médiocre où les Maafa se sont établis aux dépens des Beni-Barbar. Là était un petit village romain au-dessous duquel est bâti le village actuel de Chir Ali ben Othman. La ruine romaine, de maigre apparence, n'a aucun caractère défensif, bien qu'elle soit isolée dans une sorte d'entonnoir. On comprend bientôt que cet isolement n'est qu'apparent ; car, si l'on sort de Chir Ali ben Othman et si l'on se dirige par le Ziz El-Hamra vers la vallée de l'Oued Djellal, on remarque des ruines de même nature, disséminées sur la montagne au milieu de rochers complètement arides. La présence de maisons romaines sur ces croupes nues et absolument dépourvues d'eau est inexplicable aujourd'hui ; mais on voit clairement que les colons romains s'appuyaient, pour ainsi dire, les uns sur les autres, dans le sens de la largeur du Djebel Chechar aussi bien que le long des vallées.

Le bassin de l'Oued Djellal, qui contient aujourd'hui quatre villages des Oulad Omran, était évidemment aussi un petit centre de colonisation romaine. On trouve des groupes de maisons ruinées au-dessus du petit village de Oulad Tabet. Elles se suivent jusqu'au village des Oulad Sbah sur la rive gauche de l'oued.

Deux groupes distincts de fermes romaines se rencontrent sur le chemin de l'Oued Djellal à Khenga Sidi Nadj, à une heure environ de Djellal. Au delà, le chemin plonge pour ainsi dire

dans la Chebka, et toute trace de civilisation disparaît. Il serait difficile d'exprimer l'horreur de cette région tourmentée que l'on traverse dans la direction du sud-ouest en allant de Djellal à Khenga. Elle est tout-à-fait analogue à celle qui s'étend entre le Foum de l'Oued Hellal et Negrin, mais moins décomposée par les eaux ; les veines du terrain, plus profondes, y concentrent une chaleur étouffante. Cependant, le point où les torrents d'hiver forcent le dernier sillon de la chebka, en contournant le Terimbo, avait été habité et cultivé dans l'antiquité.

L'oasis de Khenga, qui s'étend au-dessous du Foum de l'Oued el Arab est aujourd'hui un centre religieux et commercial important. On n'y trouve point trace de colonisation romaine. Si l'on rapproche ce fait de cet autre que l'on ne trouve plus non plus aucune ruine romaine dans l'oasis de Ciar, au Foum de l'Oued Bedjer, on s'étonne que les Romains ne se soient pas plus inquiétés de ces débouchés, passages forcés des Nomades du Sah'ra. La raison en est que les Romains avaient porté leur ligne de défense plus loin dans le Sahara, au niveau de Besseriani (*ad Majores*) et de Badès. Sur cette ligne, qui suit pour ainsi dire la bordure de la plaine saharienne en dehors de la chebka et se prolonge dans l'ouest par Thouda (*Thabudeos*), Biskra, Tolga, Mili (*Gemella*), les Romains n'avaient bâti que des camps retranchés et des forteresses. En dedans, du côté des montagnes, le pays était sûr.

Il est aussi très-remarquable qu'à Tboiou Ahmed, Ouldja, Chebla, Khiran, petites oasis qui verdissent dans le creux des *tirezza* de l'Oued el Arab, au-dessus de Khenga, on ne trouve pas ou presque pas de ruines romaines. J'ai déjà dit que Ciar en était dépourvu et qu'elles étaient même très-rares à Ouendoura. Au contraire, à mesure qu'on s'élève au-dessus de cette région dactylifère, dans la vallée de l'Oued el Arab comme dans celle de l'Oued Bedjer, les traces de maison abondent. On en peut conclure que dans l'antiquité le palmier y était moins cultivé qu'aujourd'hui. La population indigène était plus sédentaire (1).

(1) J'affirme plus loin, d'une manière positive, que les Berbères de l'Aurès étaient sédentaires dans l'antiquité. Aujourd'hui, ils sont

et les dattes, qui sont un des aliments des semi-nomades des montagnes, n'étaient pas alors indispensables. Aussi bien, comment admettre qu'à l'époque romaine les indigènes aient pu, comme aujourd'hui, errer avec leurs troupeaux dans le Djebel Chechar, l'Aurès ou l'Ahmar Khaddou, quand partout s'élevaient des villages et des établissements agricoles ? L'arbre nourricier du colon romain et du Berbère, fixé à côté de lui dans les roches du Chechar, était l'olivier. Ils en étendaient la culture le plus loin possible. Au delà la zone des palmiers était presque exclusivement militaire.

L'intérêt particulier de cette région, au point de vue archéologique, est donc l'étude du cours de l'Oued el Arab au-dessus de Khiran. Les pentes de l'oued sont dénudées, il est vrai ; mais presque tous les mamelons de la rive droite sont couverts de ruines, et plusieurs de ces ruines nous offrent des modèles complets de grands établissements où l'on fabriquait l'huile. Un d'entre eux comprend deux grandes maisons distinctes, et à côté s'élève un *columbarium* à deux étages, que les indigènes nomment *souama ri ikheteben*. Dans l'angle d'une des maisons que l'on prendrait facilement pour une forteresse, se trouvent les grandes dalles à rainure d'un *torcularium*. La hauteur du *columbarium*, malheureusement sans inscription, atteste la richesse de la famille qui exploitait cette propriété privée dans ce coin sauvage, alors fertile. J'y ai signalé une particularité curieuse : à l'intérieur, on ne trouve pas de niches creusées dans

plus ou moins nomades, étant tous, ou à peu près, propriétaires de chèvres ou de moutons. Les Oulad Abdi sortent de leurs villages pendant l'été, et se répandent sur les pentes nord du Mehmel ou dans le petit bassin de l'Oued Taga. Les Oulad Daoud se dispersent sur la montagne qui les sépare de l'Oued Abdi. Les habitants du Chechar, comme les Oulad Daoud et les Oulad Abdi, ne s'éloignent pas beaucoup, mais s'éloignent cependant de leurs centres, à la recherche de pâturages. L'amplitude d'oscillation des Oulad Zeian est plus grande, puisqu'ils vont de l'oasis de Branis, qui leur appartient, jusqu'au près de Lambèse. Enfin les Nememcha sont presque toujours en mouvement, parce que leur ligne de parcours est encore plus longue : ils vont des environs de Khenchela jusqu'au Djerid. Ces différences peuvent toutes s'expliquer par la nature du sol et quelques nécessités historiques.

la muraille, mais deux cercueils en pierre supportés par des consoles à la hauteur du premier étage ; ces cercueils sont vides. Sur une butte voisine s'élève un autre *columbarium* plus petit, admirablement conservé ; il affecte la forme d'un cube de deux mètres environ, à toit plat ; on l'a fouillé comme le précédent. Une pierre au-dessus de la porte présente un cadre qui aurait dû contenir une inscription ; mais l'inscription n'a jamais été gravée. A deux cents mètres de là, en amont de l'oued, se trouve, sur une autre butte, un autre genre de sépulture, qui consiste en une sorte de table rectangulaire, longue de six mètres et large de trois environ, composée de magnifiques dalles et élevées au-dessus du sol de 0^m50 ou 0^m60 c. En dessus étaient posées côte à côte des pierres tumulaires, en forme de caisson, portant les inscriptions suivantes :

D M S
 LVITELLIOAVGVRIO
 NNOCENTIVAXIX
 RCIALVCIOSAMATFILIO

Diis Manibus sacrum. Lucio Vitellio Augurio innocenti. Vixit annos decem et novem. Marcia Luciosa, mater, filio.

D M S
 LVITELLI
 VSDONA
 TVSVIX
 ANNIS LXXX
 FLIANVARI
 VSPOSVIT

Diis Manibus sacrum. Lucius Vitellius Donatus vixit annis octoginta. Flavius Januarius posuit.

D M S
 LVITEL

ROMANO

VIXITAN

NISXXXDV

VITELLIVSFILIO

Diis manibus sacrum. Lucio Vitellio Romano, Vixit annis triginta, diebus quinque. Vitellius filio.

Les corps reposaient sous les dalles qui composent la table que je viens de décrire. Les profanateurs en ont soulevé quelques-unes ; mais l'agencement de l'ensemble est parfaitement sensible. Ne peut-on pas voir dans ce genre de sépulture une disposition transitoire entre les sépultures individuelles et les *memoriae* tabulaires des martyrs ? Non loin de là sont des débris de maisons privées et isolées. Enfin, à deux kilomètres environ au-dessus de ce groupe, on en trouve un autre qui, vu de loin, présente l'aspect d'un gros village. Là sont, côte à côte et à peine ruinés, trois *torcularia* analogues au *torcularium* d'El-Amra, mais presque eutiers. Les murailles entre lesquelles l'*arbor* était fixé, les dalles à rainures, la cuve carrée qui recevait l'huile, l'escalier par lequel on montait sur la plate-forme sont parfaitement visibles et offrent un curieux sujet d'étude. En considérant la solidité de ces constructions et en évaluant le prix qu'elles ont pu coûter, on conclut facilement que les colons romains du Chechar ne fabriquaient pas seulement l'huile pour leur consommation personnelle. Cette région pierreuse devait être pauvre en blé. Il est probable que les colons suppléaient à cette indigence par le commerce, et le Chechar doit avoir été, avec le Bellezma, un des centres d'importation les plus importants de la Numidie.

Jusqu'à Meleg El-Ouidan, confluent de rivières venues du nord qui forment l'Oued el Arab, le pays, toujours dépourvu d'arbres et tourmenté, mais couvert d'une végétation plus abondante, n'offre pas de ruines remarquables. A Meleg El-Ouidan, ou mieux, à quelques kilomètres en dessous du confluent, sont les vestiges d'une enceinte carrée, de vingt mètres de côté, qui, bâtie sur une éminence et isolée, a l'aspect d'une construction

défensive. Rien cependant ne permet de la déterminer exactement. Un peu plus haut sont les restes d'un village.

Nous avons délimité la partie septentrionale du Djebel Chechar suivant une ligne qui relierait Baber par Taberdega. Ces deux points, sur lesquels nous insisterons plus loin, ne nous offrent aucun vestige d'antiquité; cependant il est peu de postes naturels aussi forts que Baber et surtout Taberdega. Mais précisément, les Romains, qui avaient rempli toutes les vallées de leurs villages et de leurs usines, n'avaient pas besoin de ces nids d'aigles qui sont devenus des repaires dans des temps de crainte. Vers le milieu et au nord de cette ligne, est la petite plaine de Fouanis, maigre plateau pourvu de deux sources. Là sont deux ruines romaines. La première consiste en une simple maison encore d'usage, dont la porte extérieure est fort curieuse; elle se ferme au moyen d'une énorme roue de pierre qui se meut sur et entre deux rainures. A côté est l'inscription suivante qui est gravée sur une large dalle qu'on a récemment tirée du sol et sur laquelle on remarque le monogramme du Christ :

D D I M



B o

La seconde ruine de Fouanis est plus considérable. Elle consiste en trois groupes dont l'un, celui du milieu, situé près de la source, est assez bien conservé. On y retrouve un de ces carrés bas de quinze ou vingt mètres de côté, dont nous avons si souvent occasion de parler et qui sont pour nous indéterminés. A côté on lit : EX OPERE CRORV...

Tel est le spectacle que nous offrent les ruines romaines du Djebel Chechar. Au temps de la prospérité de Rome, ce pays, pacifié, cultivé comme une de nos montagnes de France, n'avait pas à redouter d'invasions subites. Les maisons privées et les fermes disséminées en tout lieu le prouvent surabondamment. La sécurité du Djebel Chechar était assurée par celle des régions voisines également colonisées; il n'était qu'une portion d'un

massif que les Romains occupaient d'ensemble et conservaient par des mesures très-générales. Ainsi, au point de vue militaire, la ville forte de *Ad Majores*, près de Negrin, le fort des *Ad Badias*, près de *Diana*, le poste de *Vazana* et la place de *Mascula* contenaient aussi bien les habitants de l'Aurès et du Djerid que ceux du Djebel Chechar. Mais voyons de plus haut. La paix du Chechar résultait de la paix universelle de l'empire. On peut conjecturer que les colons romains s'y sont établis dès le second siècle. Or, pendant trois cents ans, ils y ont prospéré sous la tutelle de lois invariables, à côté des indigènes plus ou moins assimilés. Le christianisme vint accomplir l'unité, si bien que la colonisation put sembler un instant éternelle. La décadence commença quand les discordes sociales, sous forme religieuse, supprimèrent le commerce et mirent en fuite les grands propriétaires. Les fermes furent abandonnées. La basse classe, très-mélangée, resta maîtresse, et la barbarie se développa d'elle-même sur le sol appauvri, bien avant l'invasion de l'étranger.

Aucun historien ne nous a retracé cette période de décadence. Le Djebel Chechar ne méritait pas un Grégoire de Tours. Néanmoins, on peut, en s'aidant des souvenirs matériels laissés sur le sol et des traditions locales, reconstituer les traits principaux de l'âge intermédiaire qui prépara l'envahissement des Arabes et ouvrit l'ère du moyen-âge sur les bords de l'Oued el Arab, de l'Oued Djellal et de l'Oued Bedjer. Cette tâche est d'autant plus facile que les Byzantins n'ont tenté aucune restauration dans le Chechar. Peut-être n'y ont-ils jamais pénétré ; en tout cas, on n'y trouve pas de forteresse byzantine. Les monuments romains, dont nous venons de parler, et les vieux villages berbères, que nous allons décrire, n'ont pas subi d'autre injure que celle du temps.

Il existe, à quatre kilomètres environ à l'ouest du village d'El-Amra, au milieu du pays le plus découpé et le plus ruiné par les eaux que l'homme puisse rêver, un très-ancien village berbère. Ce village est long d'environ six cents mètres, large de cent, et s'étend dans une dépression difficile d'accès. On le nomme Tizigrarine l'ancien. Au-dessus s'élève, sur un rocher absolument abrupte, sorte de guelaâ aérienne, un autre village

dont nous parlerons plus loin, et qui porte le même nom. Tizigrarine l'ancien est inhabité aujourd'hui ; mais les Beni-Barbar de l'Oued Bedjer sont unanimes à reconnaître que leurs ancêtres l'ont habité de tout temps et qu'ils ont vécu là mêlés aux Romains ou travaillant de concert avec eux. Les petites murailles de toutes les mesures soit isolées (*tazekka*) soit agglomérées (*haouch*), sont encore debout. Elles se composent de cailloux grossièrement reliés par une sorte de terre glaise, et ce genre de construction est celui qu'on observe encore à Hamra, à Zawia, dans les autres villages du Chechar. On n'y trouve pas de source. Les habitants de l'ancien Tizigrarine devaient, comme ceux du nouveau, aller puiser dans l'oued, et par suite étaient à la discrétion des maîtres de la vallée.

En dessous de Tizigrarine, à deux kilomètres environ de l'oued, un fragment de gradin isolé porte un village également construit en cailloux, également ancien. Il n'est pas très-grand, mais l'importance historique en est considérable. La tradition veut qu'il ait été habité, dans des temps très-reculés, par les Nememcha que nous voyons aujourd'hui suivant leurs troupeaux depuis les environs de Khenchela jusqu'à Negrin et au Djerid. On le nomme Thakelèt Alemmoùch (le village des Nemmoûchi).

Au nord de Tizigrarine et de Thakelèt Alemmoùch, en amont de l'oued et à deux kilomètres de Zawia, le long du gradin (*agrado*) de la rive droite, les yeux sont vivement frappés d'un autre spectacle. Il ne s'agit plus d'un village bâti dans une dépression, comme Tizigrarine l'ancien, ou sur un rocher isolé, comme Thakelèt Alemmoùch, mais d'une suite de maisons fort grossières construites dans l'intérieur des stries que nous avons décrites plus haut. Ces stries sont comme autant de tubes superposés et ouverts dans le sens de la longueur. Elles offrent un plancher et un plafond naturels de deux mètres de profondeur moyenne. Il suffit de dresser entre les deux bords une muraille en pierres sèches pour obtenir une habitation sinon confortable au moins très-difficile d'accès. Les maisons, ainsi bâties dans le flanc même du rocher, quelquefois à une hauteur tout-à-fait surprenante, revêtaient le gradin tout entier. On ne s'explique

pas d'abord comment des hommes ont pu élever ces frêles murailles à une si grande hauteur ; on comprend encore moins comment ils montaient tous les jours dans leurs demeures avec leurs femmes, leurs enfants, leurs mulets et leurs provisions ; car la paroi du rocher est absolument verticale. Mais l'étonnement cesse, lorsqu'on a visité le nouveau Tizigrarine sur lequel nous insisterons plus loin. Il nous suffit de remarquer en ce moment que toute la montagne, en amont de Zawia, est tapissée d'habitations ruinées. Au-dessus du gradin, sur un petit mamelon, se trouvent aussi, du même côté, les ruines d'un village ancien très-considérable. Or, une tradition analogue à celle qui concerne Tizigrarine et Thakelèt Alemmoûch veut que ces villages aériens, ainsi que le gros village isolé, aient été occupés, au temps des Romains, par des Nememcha.

Le témoignage des Beni-Barbar et celui des Nememcha se confirment mutuellement, d'autant mieux que ces deux fractions d'origine commune sont ennemies. J'en conclus que, depuis la formation de l'Oued Bedjer jusqu'au milieu de son cours, sur la rive droite principalement, les Berbères contemporains des Romains habitaient des villages séparés dans lesquels se conservaient leurs mœurs et leurs traditions. Les villages ruinés que nous avons sous les yeux sont bien les demeures des Berbères telles qu'elles étaient au temps de la colonisation romaine. J'insisterai également sur ce fait déjà signalé plus haut que la population (Beni-Barbar) qui occupe aujourd'hui l'Oued Bedjer, descend directement des anciens propriétaires du sol. Eux-mêmes l'affirment. Ils se disent *Zenata* ; ils sont frères des Nememcha, des Maafa, des Achèches qui se vantent aussi d'être *Zenata*. Ils se reconnaissent une parenté lointaine avec les Oudjana, et le nom seul de ces derniers signifie *Zenata*. Le dialecte de ces peuplades, le *zenatia*, est unique et diffère essentiellement des dialectes de l'ouest dont le type est celui de l'Oued Abdi. Or, la chaîne se suit, sans interruption, de ces Beni-Barbar *Zenata*, habitants actuels de l'Oued Bedjer, aux soldats de la Damia qui combattirent si vaillamment contre Hassan ben Nôman, sur le bord de l'Oued Nini (plaine des Haracta). En remontant un peu plus loin, de cent ans seulement, dans le

passé, on se figure aisément les vieux villages que nous venons de décrire habités par les ancêtres de nos *Chawi*.

On voit alors clairement que les Berbères Zenata de l'Oued Bedjer n'étaient pas assimilés, comme on pourrait le croire, à la colonisation romaine, malgré les bienfaits d'une longue paix. Tous n'avaient pas adopté franchement les mœurs romaines comme ce Julius-Victor Amizza qui, engagé dans la cavalerie (1), avait servi soit en Palestine, soit en Égypte, puis était revenu mourir vétérans, citoyen romain, dans le municipe de Badove ; ou comme cette Silia Monna, dont la pierre sépulcrale, gravée en bonnes lettres et formules romaines, fait aujourd'hui partie du mur d'un jardin d'El-Hamra. La plupart restait dans ses villages comme dans des sortes de cités ouvrières, et cultivait les oliviers, au service des colons d'en bas, propriétaires d'usines où l'on fabriquait pour l'exportation d'énormes quantités d'huile.

(1) Les Berbères fournissaient beaucoup de cavalerie à l'armée romaine d'Orient. Nous trouvons dans la *Notitia* (ed. Bocking), que le « Comes rei militaris per Ægyptum » avait sous ses ordres, outre des Gaulois, des Vandales, des Parthes et des Pannoniens, deux ailes et une cohorte d'Africains, l'*ala prima Tingitana*, l'*ala secunda Ulpia Afrorum*, et la *cohors quarta Numidarum*. En Thébaïde, un *cuneus equitum Maurorum* tenait garnison à Lyco (*Syout*). En Palestine, la *cohors X Carthaginensis* était à Cartha, près du lac de Tibériade, et les *equites Mauri Illyriciani* à Jérusalem (*Ælia*). On rencontrait encore ces *Mauri Illyriciani* en Arabie, en Phénicie, en Syrie, en Osrhoène, où ils étaient renforcés par la *cohors I Gætulorum*. — La cavalerie légère était moins nécessaire en Occident. Aussi n'y trouvons-nous que trois *rexillationes* berbères : les *Equites Mauri feroces*, qui servaient en Italie, les *Equites Mauri Abiles*, en Gaule, et les *Equites Stablesiani Africani*, peut-être en Afrique. En revanche, nous voyons paraître en Occident six petits corps d'infanterie berbère : d'abord les *Mauri tonantes seniores* et les *Mauri tonantes juniores* qui comptaient parmi les *Auxilia palatina* ; ensuite les *Honoriani Mauri seniores* et les *Honoriani Mauri juniores*, également *Auxilia palatina* ; enfin les *Mauri Cetrati*, comptés parmi les *legiones comitalenses*, et les *Mauri Osismiaci* qui faisaient partie des *legiones pseudo-comitalenses*. Les deux premiers de ces petits corps servaient dans la Tingitane. Les *Honoriani Mauri seniores* étaient en Illyrie avec les *Mauri Cetrati*. Les *Honoriani Mauri juniores* tenaient garnison en Italie, et les *Mauri Osismiaci* en Bretagne. D'Anville veut que *Osismios* soit *Karhez* (ancien diocèse de Quimper, dans le Finistère).

Les Beni-Barbar actuels ne se souviennent pas d'une époque où leurs ancêtres auraient habité les belles maisons de pierre dont les débris jonchent le sol. Il est aussi probable que le costume indigène actuel, le burnous des Branes, était celui des Berbères anciens. On ne trouve non plus que de faibles traces de l'influence romaine dans leur dialecte ; il est fortement imprégné d'arabe, mais c'est à peine si l'on y rencontre quelques mots latins :

<i>Lili</i>	Laurier-rose ;
<i>Ourth'o</i> (1)	Jardin ;
<i>Falcio</i>	Faucon ;
<i>Berkouk</i>	Abricot ;
<i>Kerrouch</i>	Chêne-vert ;
<i>Milli</i> (2)	Pierre debout ;
<i>Agrado</i>	Gradin ;
<i>Oror</i>	Or ;
<i>Aguem</i>	Puise de l'eau ;
<i>Feurn</i> (3)	Fourneau.

Reste l'influence du christianisme. On sait avec quelle rapidité les doctrines nivelatrices des circoncellions se propagèrent en Afrique, si bien que l'Afrique fut, pour ainsi dire, la terre de prédilection des hérésies. Ces révolutions sociales avaient pour aliment principal la population indigène. Le christianisme ne fit que dégrossir les Berbères. Ils demeurèrent séparés des colons par des différences profondes de race, de costume et de langage, emprisonnés, il est vrai, dans le réseau des grosses fermes, oubliés même de leurs résistances nationales, mais toujours avides d'un changement social qui livrerait entre leurs mains les biens

(1) Ce mot se retrouve dans le dialecte des Gawawa de la Grande Kabylie ; il appartient exclusivement au dialecte de l'est, dans l'Aurès.

(2) *Milli* est évidemment le latin *mille*, *milliarium*, borne milliaire.

(3) J'ai entendu pour la première fois le mot *feurn* dans le village de Beni Frah. On pourrait ajouter à cette liste : *falou*, fils ; *kardàch*, carder ; *iloussi*, il tousse.

des grands propriétaires dont ils n'étaient pas dignes, et des instruments compliqués dont ils ne pouvaient se servir seuls.

La tradition, encore obscure en ce qui concerne les beaux temps de l'occupation romaine, devient plus précise après la dispersion des misérables restes des armées byzantines dont l'influence, même lointaine, devait se faire sentir dans le Chechar. Les Nememcha disent : « Lorsque Sidi Abdallah et les autres *sadâts* conquièrent nos montagnes à l'islam, nos ancêtres occupaient les villages bâtis sur le flanc et au-dessus du Djebel Târit. Au milieu d'eux s'était établie une fraction romaine, dont il reste encore une dizaine de familles : nous les nommons les *Kherabcha*. Ces Kherabcha font paître aujourd'hui pendant l'été dans le Mehmel, au-dessus de Bir Eddous, près de la Souma. Dans ce temps, le chef des Romains se nommait Hedd ben Hedoud. Il épousa une musulmane et en eut deux fils, Embarek ben Ali et Maïou. Ces derniers, musulmans comme leur mère, combattirent leur père sur le Djebel Tarêt. La lutte fut difficile. Hedd fut vaincu, tué, et ses biens furent partagés. »

Le récit des Beni Barbar est encore plus précieux : « Au moment de la prédication de l'islam, nos ancêtres occupaient, comme par le passé, le village de Tizigrarine l'ancien ; mais ils jugèrent bientôt que la position n'était pas assez forte, et ils bâtirent un village sur le rocher à pic qui la domine : ce village est le Tizigrarine actuel. Alors les Romains avaient abandonné la vallée et s'étaient établis en arrière d'El Amra, sur un gros rocher isolé dont ils avaient fait une *guelâa* semblable à la nôtre. Ce village se nomme *Countro*. On y peut voir encore les traces du village romain ; il est bâti en petites pierres reliées par de la glaise. Ces Romains de Countro avaient pour chef un certain Rejemis. Il y eut de longues guerres entre ses fils (Aït Rejemis), nos ancêtres de Tizigrarine, et les Nememcha de Thakelêt Alemouch. Nous étions alliés alors avec ces Nememcha, qui sont nos frères. A la fin, les Aït Rejemis furent dépossédés et incorporés parmi nous ; on en trouve encore à El-Amra. »

On rejette d'abord ces récits comme des fables ; mais, en regardant de près, on voit qu'ils sont le reflet d'événements que les historiens n'ont pu nous transmettre. Il est probable que le

retour à la barbarie, dont nous avons tant de preuves dans la Gaule du sixième siècle, s'est effectué, suivant sa loi constante, au septième siècle, dans le Djebel Chechar. De même que l'on vit, sous la domination des princes Francs, des Gallo-Romains revêtir les vêtements grossiers des Barbares, s'associer à leurs fêtes et vivre comme eux dans des fermes isolées, les colons dégénérés de l'Oued Bedjer, anciens serviteurs des grands propriétaires disparus, et sans doute unis par des mariages avec les cités ouvrières berbères, se confondirent avec les indigènes en adoptant leur vêtement, leurs mœurs et leur langue. L'absence complète de gouvernement eut aussi pour résultat la séparation de tous les éléments autrefois réunis. On vit une famille berbère s'isoler sur un rocher ; une autre, sur un autre. Des guerres intestines éclatèrent, et, dans cette confusion, les colons berbérisés formèrent un groupe distinct. On comprend facilement qu'ils n'aient pu rentrer dans le fond de la vallée, exposés à tous les coups ; les anciens établissements dont les ruines accompagnent aujourd'hui le cours de l'Oued devenaient inutiles ; un rocher inaccessible était préférable. J'ai visité ce rocher de Countro, dont la tradition fait la place forte des Aït Rejemis. C'est une masse isolée, striée, haute de près de cent mètres et longue d'environ deux cents. Elle présente dans son premier tiers, vue de Tizigrarine, une fente par laquelle on pouvait monter sur la plate-forme ; mais cette fente était défendue par une porte. La porte une fois fermée, les habitants de ce plateau aérien et indépendant étaient en sûreté et pouvaient accabler leurs ennemis. Ce rocher de Countro est comme la copie de celui de Tizigrarine ; mais il a l'avantage de posséder un puits et d'être encore moins abordable.

E. MASQUERAY.

(A suivre.)

